Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 87 (1942)
Heft: 7

Artikel: Nouveaux aspects de la conduite des troupes
Autor: M.S.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-342127

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Siehe Rechtliche Hinweise.

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. Voir Informations légales.

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. See Legal notice.

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Nouveaux aspects de la conduite des troupes

Il existe, dans les armées permanentes, une différence de préparation des officiers à la guerre, selon qu'il s'agisse des officiers du cadre permanent ou des officiers de réserve. L'armée de milice ne connaît pas cette distinction ; il en fut toujours ainsi à toutes les époques de l'histoire. Là où règne le système des milices, le citoyen est soldat. Parmi les chefs on retrouve des fonctionnaires, instituteurs, professeurs, industriels, membres du gouvernement et autres personnages d'importance. Tous rentrent dans la vie civile dès que l'armée est démobilisée.

Si l'Etat s'agrandit, il se sert de la politique pour assurer son avenir et de l'armée pour marquer sa force, aussi fut-il amené à remplacer les miliciens par des soldats de métier, à payer des mercenaires, à combler de faveurs les recruteurs. La Suisse en sait quelque chose.

Les armées de professionnels n'ont pas été en service à des époques déterminées, on les retrouve à tous les âges. En revanche les armées de volontaires surgissent à des moments critiques, par exemple lorsque la patrie est déclarée en danger. Il s'agit alors d'une démonstration à caractère *national*, où toutes les forces se groupent sous un drapeau.

Les forces révolutionnaires de la Révolution française furent lancées contre l'ennemi au nom des mots : Liberté-Egalité-Fraternité, bien que la constitution eût mis la guerre

hors la loi. Il y eut beaucoup d'agitation et de combats stériles jusqu'au moment où Bonaparte organisa l'armée.

Parmi les armées de métier mises au service de la nation, deux exemples retiennent l'attention, parce qu'ils allèrent à l'encontre du but que s'étaient proposés les promoteurs. Et ces deux exemples nous sont donnés par la *Prusse* et par l'*Allemagne*.

Après Iéna et Auerstædt, Napoléon Ier imposa à la Prusse une armée à l'effectif total de 42 000 hommes. En 1813, la Prusse mobilisait quelques centaines de mille combattants qu'elle encadrait avec des éléments tirés de l'armée professionnelle. Elle apportait un atout décisif dans la guerre de libération qui devait aboutir à Waterloo.

Le *Traité de Versailles* avait fixé le contingent de l'armée allemande à 100 000 hommes. Les Allemands, tout en restant dans la légalité, préparèrent le cadre de la future armée nationale qu'ils purent ainsi former avec des éléments professionnels de tout premier ordre. L'armature de cette force fut en somme, créée par l'adversaire. Il s'est agi, pour les Allemands, de trouver le moyen de maintenir le principe d'une armée nationale mais réduite, pour arriver à une solution au moment le plus propice.

Les armées de métier de la *Grande-Bretagne* et des *Etats-Unis d'Amérique*, autrefois les seules formations militaires sur lesquelles le pays s'appuyait, ont subi, au cours des dernières années, des modifications profondes, mais chez elles, comme partout ailleurs, la question des cadres est restée la préoccupation constante des états-majors.

Quant aux armées nationales proprement dites, levées par la conscription ou d'après le système des milices, elles ont été formées de citoyens aptes à servir pour un temps plus ou moins long, instruites par des officiers de carrière et, au moment de la mobilisation, encadrées d'officiers du corps permanent et de réserve pour les unes, du cadre de milices pour les autres.

Il est incontestable qu'après la guerre mondiale, la tendance fut aux réductions des effectifs sous les armes, mais aucun pays ne donna carrément l'exemple de la limitation des armements. Les conférences de la S. d. N. à ce sujet ne firent qu'augmenter les appréhensions, personne ne voulant désarmer avant le voisin. Puis il y eut le *Pacte général de renonciation à la guerre*, suggéré par *Briand* et mis en scène par *Kellogg*, reconnaissable à son manque de précision, à l'absence d'engagements pratiques et de sanctions efficaces.

Les Etats-Unis avaient refusé d'adhérer à la S. d. N., mais ils prirent le soin de faire reconnaître la doctrine de Monroe par le Pacte de Genève ; ils lancèrent les invitations pour adhérer à la renonciation à la guerre. Pendant ce temps (1928) ils augmentaient considérablement leur flotte et tous les pays signataires se lançaient dans la course aux armements.

Je ne sais plus qui a dit, à cette occasion, que la cérémonie de la signature du pacte à Paris rappelait la première communion où les enfants déclarent solennellement renoncer au démon, à ses pompes et à ses œuvres. Les enfants sont sincères, mais ils changent rapidement lorsqu'ils sont, plus tard, entraînés dans la lutte pour l'existence.

Cette lutte pour l'existence a été résolue de différente façon. Les armées formées d'après les principes nouveaux et bien éloignés des engagements schématiques de la guerre de tranchées, ont subi l'effet d'une autre tendance : celle de la *spécialisation*, tout en maintenant le principe du nombre sur le champ de bataille. La cavalerie, l'artillerie, le génie ont dû, comme l'infanterie, s'adapter à des organisations spéciales ; les détachements de liaison et de transmission ont été créés ; les chars, les avions, les troupes mécanisées, motorisées et cuirassées, ont pris la place des avant-gardes d'autrefois. Toutes ces formations exigèrent, plus que jamais, des cadres préparés à résoudre les tâches nettement offensives et ultra-rapides qu'elles comportent.

La préparation des cadres destinés à opérer offensivement, en corrélation avec un matériel puissant, reste le but essentiel sans lequel la troupe ne sera qu'un instrument médiocre. A ce sujet, la méthode suivie par le *Reich* est la démonstration typique de ce qu'il faut faire sans violer les engagements contractés.

Le colonel Lecomte écrivit — sauf erreur en 1927 — que la *Reichswehr* « ressemble à celle que les législateurs de Versailles ont voulue, comme un tigre ressemble à un chat ». Ce n'était pas une boutade, mais une constatation de l'officier de carrière en opposition avec les dilettantes-politiciens. Le Reich n'entendit laisser mourir ni ses traditions, ni son armée. Il se servit de l'instrument qu'il tenait avec une énergie extraordinaire. Il forma une armée pour la guerre de *mouvement*, montrant avec raison que plus les effectifs sont restreints, plus il convient de les dresser pour l'attaque et la surprise et, dans tous les cas, de ne pas les préparer à une guerre de tranchées, si fortes fussent ces dernières.

C'est l'époque où *von Seekt* dicta les principes de la conduite des troupes, non d'après la méthode des coups de boutoir, mais selon les enseignements tirés de l'usage des corps motorisés. L'offensive mise à la base des opérations, avec des moyens de locomotion rapide et une force de feu considérable, resta le *credo* du chef animé de la volonté de vaincre.

Or ce n'est qu'en agissant et en pensant offensivement qu'on obtient des résultats décisifs, bien entendu avec les engins nécessaires au mouvement rapide dans tous les terrains et dans tous les espaces, par conséquent avec des troupes motorisées et mécanisées. Tous les éléments destinés à asseoir ces principes seront utilisés : formation de cadres, organisation systématique de l'aviation et des moteurs terrestres, concentration des efforts sur des buts précis.

Cependant, dira-t-on, que faire des règlements souvent, hélas ! péniblement et tardivement élaborés, quelquefois sans grande valeur réelle au moment où il s'agit de les appli-

quer ? Les règlements sont la base ; ils contiennent les principes généraux. S'ils sont bien faits, ils laissent aux chefs l'initiative du choix des dispositions. Ces chefs, préparés à leur tâche au point de vue tactique et technique, n'auront plus recours aux règlements s'ils sont pénétrés de la valeur des moyens mis à leur disposition.

Le chef doit être, à n'importe quel grade, un *homme d'initiative*. Il le sera s'il possède son métier à fond et s'il ne craint pas de prendre ses responsabilités. Il faut, par exemple, un cran et une initiative extraordinaires, pour exécuter des ordres qui portent les troupes à des centaines de kilomètres de leur base et les laissent livrées à elles-mêmes pendant un temps parfois très long. Mais c'est précisément cette audace, cette volonté agissante du chef qui réussit et, de plus, avec moins de pertes que dans les guerres précédentes.

Pendant la guerre mondiale c'est l'infanterie qui a subi les pertes les plus lourdes, jusqu'à 30 % de son effectif. Sur l'ensemble des combattants tués l'infanterie tient le premier rang ayant eu, pour sa part, de 80 à 85 % d'hommes tués. Les proportions sont les mêmes pour le corps des officiers de l'infanterie et de l'aviation.

Les principes de la guerre actuelle entendent diminuer les pertes en lançant un bloc parfaitement articulé sur le champ de bataille. Ils présupposent la présence de chefs doués des qualités requises pour utiliser les hommes et le matériel avec succès. Les deux facteurs : qualité du nombre de combattants et maîtrise du moteur, sont les garants de la victoire.

La tâche du chef, au moment où la mécanisation n'était pas partie intégrante des armées, était de conduire à pied les troupes à l'attaque. Aujourd'hui le moteur transporte troupes et officiers en quelques heures sur un terrain lointain, où il s'agira d'agir rapidement. Les obligations des chefs se sont accentuées, compte tenu des progrès de la mécanique sous toutes ses formes et les décisions à prendre correspondent

à la vitesse des colonnes et à leur engagement dans le combat, c'est-à-dire qu'elles seront parfois instantanées.

* * *

Parmi les nombreux journaux de guerre tenus par les combattants, le lecteur trouve des données intéressantes. Il n'a que l'embarras du choix. Nous reprenons le récit du capitaine von Jungenfeld [1] où les péripéties du début de la *première bataille de cuirassés terrestres* (Panzerschlacht) sont relevées avec une concision caractéristique et voyons, entre autres :

9 mai 1940 : alarme à 17.00 ;
départ à 23.00 (obscurité complète) ;
arrivée à 24.00 à Aachen, première halte.

10 mai 1940 : *ordre de mouvement* à 02.00.

« La division cuirassée franchit la frontière hollandaise en trois colonnes et cherche, par une marche très rapide, à atteindre les ponts de la Maas près Maestricht. Des *parachutistes* auront atterri près du canal Albert pour s'emparer des ponts par un coup de main. La division doit agir le plus vite possible pour soutenir les camarades parachutistes et s'assurer la possession des ponts sur la Maas et le canal. »

Cette tâche, clairement définie, montre que les formations cuirassées ont comme première mission celle d'ouvrir le chemin à l'armée et de soutenir les parachutistes.

A 05.00 les trois colonnes approchent de la frontière hollandaise survolée par les bombardiers et des quantités de Stukas.

La frontière est franchie à Mamelis. D'une casemate (Bunker) part un feu de mitrailleuse sur la colonne de gauche où la 8e compagnie est en tête. En quelques coups de canon la casemate est détruite, les Hollandais arrivent au pas de course et se rendent.

[1] Voir *Revue militaire suisse* de juillet et l'article du lt-col. Perret.

Les autres casemates subissent le même sort. Sur les cours d'eau les ponts sont détruits par les Hollandais. Seules restent quelques passerelles minées qui explosent au premier contact d'un char. En peu de temps l'officier pionnier a repéré 52 mines et construit les passages.

L'obstacle franchi, la division est en face de la plaine de la Meuse, dominée par le fort Eben Emael. Le fort n'a pas tiré un seul coup de canon !

A 0830 les bords de la Meuse sont atteints. A ce moment les ponts sautent en l'air.

Sous la protection des canons, les chars sont transportés sur l'autre rive par des bateaux pneumatiques. Ils agissent avec la plus grande rapidité afin d'atteindre le canal Albert où les parachutistes sont descendus et ont réussi à s'emparer du pont intact. Vers midi, la liaison est établie, les troupes se rétablissent, les pionniers construisent un pont sur la Meuse.

* * *

La bataille des cuirassés du 13 mai se déroule à *Merdorp* (Belgique).

A 10.00, la division cuirassée est en position d'attente derrière l'artillerie qui tire sans arrêt.

A midi apparaissent les Stukas qui bombardent dès 12.30 les positions ennemies pendant que l'artillerie continue son feu.

A 12.45, les cuirassés attaquent et se rencontrent avec les cuirassés français.

« Le tir des Français est bon. Si parfois leurs cuirasses sont plus épaisses que celles des Allemands, les mouvements des chars sont, en revanche, plus lents et les chars combattent souvent sans liaison entre eux, de sorte qu'ils ne peuvent jamais utiliser en plein et à temps les forces engagées. Le combat dure toute la journée. Le soir les Allemands atteignent Ramillies où brûlaient encore des chars français. En deux jours 53 chars avaient été mis hors de combat. Dans la suite,

le terrain antichars de Pervez fut attaqué, puis la progression continua vers la Dyle... »

On trouvera dans ces notes, heure par heure, de précieuses indications sur les circonstances des engagements et les développements de la bataille. L'objectif *lointain* est donné au départ. Chacun sait qu'il s'agira de ne pas laisser en panne les parachutistes et qu'il faudra percer coûte que coûte. Le matériel sera d'excellente qualité, des canons puissants nettoyeront la route et les obstacles seront pulvérisés en quelques minutes, tandis que le feu des mitrailleuses adverses sera sans effet.

Les passages des cours d'eau, là où les ponts seront détruits ne subiront qu'un léger retard. *L'officier pionnier*, en tête de la colonne, muni de détecteurs et d'un matériel spécial, aura tôt fait de repérer les emplacements des mines et de prendre les mesures nécessaires pour la continuation de la marche.

Des circonstances favorables, comme celles d'un fort qui n'ouvre pas le feu, se retrouvent souvent dans les campagnes où les chefs montrent de l'initiative et s'imposent par la rapidité des mouvements. Enfin, lors de la rencontre chars contre chars, la *coordination* des efforts joue un rôle essentiel, dû précisément au succès que doit assurer la formation motorisée prise dans son ensemble.

Le forcement des *Thermopyles*, en pleine montagne, d'après les premiers comptes rendus sommaires de cambattants, montre encore le franchissement de l'obstacle dans des conditions extrêmement rapides. Tandis que les troupes alpines sont acheminées sur leurs objectifs, la colonne motorisée est arrêtée au défilé des Thermopyles, entre le mont Anopée et le golfe Maliaque. Les chars de tête ouvrent le feu, peu d'instants après un canon lourd est mis en action. Il détruit le fort en quelques coups ; la route est ouverte...

On sait avec quelle rapidité l'obstacle considérable constitué par le canal de *Corinthe* fut écarté. Quant à la bataille de

Crête, la coordination des mouvements en assure la réussite. C'est une armée de l'air, transportée au-dessus de la mer, qui est déposée sur le sol équipée pour le combat terrestre. La lutte s'engage indépendamment des appuis à attendre et dans des conditions où seul le cran des chefs a raison d'une défense opiniâtre.

Ces différentes campagnes font ressortir le caractère propre aux conditions des terrains où des étendues considérables n'entraient pas encore en jeu. Avec la campagne de *Russie*, le tableau s'étend en largeur et en profondeur et représente le type complet de la bataille moderne de grand style. Les déploiements et les tâches des armées font bloc avec le plan complet des opérations. Il n'y a plus de phases préliminaires comme ailleurs. Tout l'organisme se met en mouvement pour accrocher du premier coup l'adversaire et le plier à la volonté du stratège.

Cette gigantesque entreprise, articulée d'une façon caractéristique dans le temps et l'espace, montre l'ampleur des mesures à prendre *avant* la bataille. Ces mesures laissent loin en arrière tout ce que l'on connaissait de la guerre, sans s'écarter toutefois des principes de l'art militaire et du mouvement, ce dernier restant le facteur décisif des opérations. En outre, elles posent le problème des ravitaillements de toutes espèces dans des proportions jamais atteintes précédemment. L'alimentation du champ de bataille, au fur et à mesure de l'éloignement des bases, est la condition de réussite des opérations sur le front. Autant dire qu'un effort gigantesque est imposé au matériel et à tous les organes de l'arrière pour maintenir le mouvement. Cet effort offensif est donc général, en ce sens qu'il exige le maximum de travail de *toute la nation* en guerre.

M. S.